

**Loriano
Macchiavelli**

Les jours de la peur

*La première enquête du sergent Sarti Antonio,
traduite de l'italien par Laurent Lombard.*

les
éditions du
**Chemin
de fer**

VIA
DEGLI OREFICI

LA
CASA
DELLA
MILANO
1970
1971
1972
1973
1974
1975
1976
1977
1978
1979
1980
1981
1982
1983
1984
1985
1986
1987
1988
1989
1990
1991
1992
1993
1994
1995
1996
1997
1998
1999
2000
2001
2002
2003
2004
2005
2006
2007
2008
2009
2010
2011
2012
2013
2014
2015
2016
2017
2018
2019
2020
2021
2022
2023
2024
2025



TRAIN
DE NUIT



titre original : Le piste dell'attentato

© Lorianò Macchiavelli, 1974

© Les éditions du Chemin de fer, 2024, pour la traduction française

La présente édition a été publiée avec l'accord de l'auteur
et de Books And More Agency #BAM, Paris, France.

Tous droits réservés.

ISBN: 978-2-490356-43-0

www.chemindefer.org

Loriano Macchiavelli

Les
jours
de la
peur

Traduit de l'italien par
Laurent Lombard

les
éditions du
Chemin
de fer

Lettre d'accompagnement de l'auteur à son personnage qui repart à l'étranger.

Très cher sergent Sarti Antonio,

Cinquante ans, cinquante ans que tu es là. Dit comme ça, cinquante ans, ça ne paraît pas très long. Mais c'est quand même un demi-siècle, bon sang! Presque une vie.

Aujourd'hui s'ouvre pour toi une nouvelle opportunité en France, alors ne joue pas au con et essaie de faire en sorte que les lecteurs français t'apprécient à ta juste valeur cette fois-ci encore : je sais, d'habitude je n'ai pas besoin de te le dire, mais cette fois je me l'autorise. Comme tu le sais, tu auras à faire à des solides, des gens qui ont une tradition à respecter et qui ne pardonnent pas les erreurs.

Si tu croises un certain Simenon (Georges de son prénom), fais semblant de le connaître. N'en fais pas trop, comme à ton habitude quand tu cherches à faire le sympa. Un simple geste de la tête ou de la main suffit, comme lorsqu'on rencontre quelqu'un qui nous est familier.

De même pour Jean-Claude, Jean-Patrick et tous les autres que tu rejoindras en librairie. Ne sois pas plouc : leurs personnages ne sont pas meilleurs que toi et tu ne

vaux pas moins qu'eux. Ils ont juste la chance d'être nés en France et toi la malchance d'être né en Italie. Et qui plus est, comble de la poisse, à Bologne.

Te souviens-tu de 1974, ta date de naissance éditoriale ? Le foutoir que ça a mis parce que tu t'étais arrogé le droit de parler, de raconter une ville persuadée d'être un îlot bienheureux. Et toi, inconscient, tu t'es obstiné à fouiller dans ses poubelles et à les mettre sens dessus dessous, révélant des turpitudes qui auraient dû rester secrètes. Et, lorsque certains ont ouvert les yeux sur la réalité, ils s'en sont pris à toi, comme si tu étais responsable de cette déliquescence. Alors que tu ne faisais que raconter ce que cet îlot radieux était en train de devenir. Et pas seulement cet îlot, mais l'Italie tout entière.

"Le linge sale se lave en famille", prêchait, en bon démocrate-chrétien, Giulio Andreotti lorsque, au sortir de la Seconde Guerre mondiale, alors tout jeune sous-secrétaire à la Présidence du Conseil des ministres délégué au cinéma, il censurait les films néoréalistes italiens qui s'étaient mis en tête de laver le linge sale en public donnant une mauvaise image de l'Italie.

Les cinéastes avaient raison et Andreotti avait tort. Et ils ont triomphé dans toute l'Europe, et jusqu'aux États-Unis, avec quelques Oscars.

Modestement, à ma petite échelle, moi aussi j'avais raison tandis que les défenseurs à courte vue d'un îlot bienheureux suranné qui semblait dans la mer de l'indifférence avaient tort.

En effet, en ce qui me concerne et en ce qui concerne Bologne, nous avons été contraints par la suite à vivre avec les tragédies que nous connaissons :

- 1973, attentat de l'Italicus, 12 morts ;
- 1977, guérilla urbaine, assassinat de l'étudiant Francesco Lorusso ; blindés des carabinieri dans le centre de Bologne, canons braqués sur l'université ; du 22 au 24 septembre, conférence à Bologne contre la répression : des milliers d'étudiants venus de toute l'Europe. Et la fine fleur de la culture française présente ou intervenant par écrit ou par téléphone : Félix Guattari, Jacques Derrida, Gilles Deleuze, Jean-François Lyotard, Michel Foucault. Et la revue *Il cerchio di gesso* de raconter à la postérité ce qui se passait dans la ville rouge alors que pour Norberto Bobbio *Les trois jours difficiles de Bologne* étaient perçus comme une terrible épreuve pour la démocratie. Si quelqu'un, intéressé par ces événements, veut en savoir, il peut lire les articles de Pierre Rival dans *Le Monde* de l'époque.

Mais continuons avec notre îlot radieux :

- 1980, tragédie d'Ustica, 81 morts ;
- 1980, attentat de la gare de Bologne, 85 morts ;
- 1984, attentat du Rapido train 904, 267 blessés ;
- 1987/1994, le gang de la Fiat Uno blanche sévit dans la ville et en dehors : 24 morts, 114 blessés. Les coupables, dans un rebondissement digne de la meilleure tradition du roman policier, étaient certains de tes collègues du commissariat de police accompagnés de leurs pistolets-mitrailleurs.

Les années ont passé, mais je me souviens encore de la boue dont on t'a couvert. Toi, qui es un brave gars, tu l'as certainement oublié. Moi, qui suis un mauvais bougre, je n'oublie pas. Quoi qu'il en soit, petit couillon, même si tu n'as pas suivi le grand chemin, tu as fait ton chemin et après cinq décennies tu es encore là à sévir.

Et ainsi, entre drame et farce, entre deux crises de colite, tu as relaté l'histoire d'une ville et, derrière elle, à peine voilée, un pan de l'histoire italienne. Pas l'officielle, avec un grand H. Plutôt l'histoire des-paumés, comme toi, qui ne sera jamais écrite, même si c'est celle qui compte parce que c'est la nôtre, c'est notre vie. Cinquante ans d'histoire, mon pote. La violence, la pègre et la politicaillerie d'un pays qui n'a honte de rien. Le témoignage de ceux qui ont vécu cette époque et qui l'ont baptisée "les années de plomb". En continuant à présenter des rééditions de nos histoires, heureusement pour moi je rencontre des jeunes dans le public, qui me demandent : "Mais c'était vraiment comme ça Bologne?" Je ne sais pas. Moi, c'est comme ça que je la voyais. Et pas seulement Bologne, toute l'Italie, en témoin présomptueux des événements. Je te dirai même plus, mon cher policier : c'est à partir de ces jours et de ces événements que nous en sommes arrivés à l'indifférence obtuse des années actuelles. Voilà que tu as de nouveau l'opportunité d'aller raconter nos vilenies dans un pays étranger. Je pense que par chez nous on le verra d'un mauvais œil.

Mais oublions le passé et regardons vers l'avenir : montrons aux Français de quel bois tu es fait.

Tu as une nouvelle grande occasion en France. Ne la gâche pas avec une de tes crétineries.

Personnellement, j'ai l'intention de continuer encore longtemps. Alors si tu me donnes un coup de main, on va tirer notre épingle du jeu aussi en terre étrangère, comme on le fait depuis cinquante ans en terre italienne.

Bon voyage en France, sergent Sarti Antonio.

Loriano Macchiavelli
Montombraro, 5 novembre 2023



LES JOURS DE LA PEUR

Bombe au centre de transmission

Je vais vous raconter un fait et je vais vous le raconter comme si j'avais été là quand c'est arrivé. Mais, promis juré, je vous garantis que l'histoire est véridique. Comme si vous la lisiez dans le journal. Non qu'il n'y ait que la vérité dans les journaux, mais il suffit que quelqu'un dise : « c'était dans le journal » pour que tout le monde hoche la tête et s'exclame : « Ah ben, ça alors ! »

Le centre de transmission de l'armée se trouve sur l'une des collines qui font une couronne à Bologne : tout autour, des champs trempés de la sueur des paysans et des bois tapissés de préservatifs usagés. L'endroit idéal pour s'y construire une villa : ma villa, si j'avais l'argent. Pour l'heure, il y a le centre radio de l'armée et on est le 26 juillet au soir. Un soir comme les autres, je veux dire par là qu'il fait une chaleur d'été. Un fil d'air frais entre par la fenêtre ouverte. Et aussi les moustiques. Ils reniflent l'air lourd de la pièce et s'en retournent dehors, écoeurés. Les communications, dénuées de sens (comme tout dans l'armée), arrivent sans discontinuer et sont régulièrement enregistrées sur bande. Quatre simples soldats (a, b, c, d), des troufions anonymes ; ils bâillent, appuient sur des touches et écoutent au casque. Un gradé (A majuscule) bâille lui aussi mais n'appuie sur rien. Quant à vous dire quel type de gradé c'est, j'y renonce

parce que je n'ai jamais compris ce que veulent dire les ficelles, les étoiles et les insignes sur les couvre-chefs.

Hors de la station d'écoute se trouve la sentinelle réglementaire, avec casque et pistolet-mitrailleur. Elle se promène autour du bâtiment, yeux rivés au sol ou sur l'obscurité des champs. Juste en dessous d'une fenêtre, elle voit un truc louche. Elle s'arrête, arme son PM et s'approche prudemment. Elle ramasse quelque chose, regarde à nouveau aux alentours et entre dans la station.

Le gradé lui parle, sans lever la tête de son solitaire.

- Tout est en ordre dehors ?

- Non, chef. J'ai trouvé ça.

Le gradé relève le front, tout comme les autres soldats occupés sur leurs appareils. Il demande :

- C'est quoi ?

- Je dirais... Je dirais un préservatif usagé, chef.

- Tu veux te foutre de ma gueule, soldat ?

- Non, chef. Je suis les ordres : garder les yeux ouverts et signaler au chef de poste tout élément suspect.

- Et un préservatif usagé c'est un élément suspect ?

- Apparemment non, chef. Mais le fait qu'il soit arrivé jusqu'ici...

Le gradé n'a pas envie de plaisanter. Il hurle :

- Balance-moi cette saloperie dehors !

- Oui, chef.

Et le soldat repart faire la sentinelle.

- Bélier à Cigogne... Bélier à Cigogne...

Et que je t'enfonce un bouton !

- ... quatre sud-ouest. Je répète...

- Fait chier !

Le gradé A majuscule termine son bâillement en cours et demande :

- Qu'est-ce que t'as dit ?

- Fait soif !

- Tu sais où est la flotte.

Il se remet à son solitaire. Le soldat va à la fenêtre, précisément celle qui donne vers la ville, du côté où moi, dans ma villa, je ferais un beau mur de ciment, juste pour ne pas voir les maisons de la ville, le jour, ni les lumières des rues, la nuit. Bref, il va à la fenêtre, respire l'air frais et dit :

- En ce moment, y en a qui s'amuse alors que moi, je suis là à me casser les...

Le gradé A majuscule jette ses cartes sur la table et le rejoint.

- Toujours en train de râler, toi !

- Je râle parce qu'il y aurait deux-cent-vingt trucs plus marrants à faire... Mais rester ici pour écouter ces connards...

- Qui a dit que c'est des connards ?

- Suffit d'écouter une minute...

- Vous êtes à l'écoute ? Vous êtes à l'écoute ? Transmettez-nous les coordonnées de l'opération Doigt Deux. On reste à l'écoute...

- Allô ! Allô ! On ne vous reçoit pas : changez de fréquence...

- Ici commandement Brigade, communication pour Élan sauvage : vingt gamma plus seize renvoie vierge à la

niche.

- Ouvrez bien vos écoutilles : si à la prochaine inspection je vois encore des soldats avec des cheveux longs, je vous fais passer l'envie de passer officier...

- Et tu demandes si c'est des connards ?

- Ici radio des brigades révolutionnaires ! Message aux militaires : soldats, foutez les officiers au trou. Personne n'a le droit de vous commander sauf le peuple auquel vous appartenez ! Vos officiers sont l'expression du capitalisme ! Ceux qui vous commandent sont au service des patrons et font de vous le soutien de la société néo-impérialiste. Ici radio des brigades révolutionnaires...

- Va donc te faire...

Mais l'officier A majuscule n'est pas de cet avis. Il appuie sur une touche et monte le volume au maximum. Il rugit :

- Boucle-la et enregistre !

- Ici radio des brigades révolutionnaires. Dans quelques instants, un commando révolutionnaire va faire sauter le centre de transmission militaire sur les collines de Paderno. Soldats du centre, sortez sans délai et éloignez-vous : vous avez deux minutes. Laissez crever vos supérieurs, on ne veut pas que vous soyez victimes du système. Sortez illico !

Le soldat « a » en a sa claque :

- Hé, chef ! On va écouter ça encore longtemps ?

- La ferme !

- C'est bon, je sors pisser un coup.

Il s'en va. Tournant le dos au centre de transmission, il

regarde les lumières de la ville, juste devant lui, en contre-bas, et déboutonne sa braguette. Mais la première explosion le projette au sol, à plat-ventre. Il sent voler au-dessus de lui les débris du centre militaire. À l'intérieur, le gradé A majuscule est plaqué contre le seul mur encore debout après la seconde explosion. Il y reste collé telle une mouche écrasée au plafond. La dernière chose qu'il voit, c'est le soldat « b » au moment où son crâne s'ouvre comme une pastèque bien mûre... Quant aux autres... Il ne voit plus rien.

Dehors, le soldat « a », à moitié enseveli sous les gravats, essaie de se relever. Bien que les buissons aient un peu amorti sa chute, il a très mal au dos. Il n'arrive même pas à hurler. Il peut tout juste bredouiller :

- C'est pas un exercice ! C'est pas un exercice ! Ils sont devenus fous. Où vous êtes les gars ?

Il les appelle mais n'entend même pas sa propre voix. Il grimpe comme il peut sur les gravats et voit le gradé A majuscule aplati contre le mur. Les autres... éparpillés un peu partout. Il perd la boussole et détale dans les champs. Maintenant, il hurle pour de bon : il entend sa voix qui appelle ses camarades. À la place de la station d'écoute ne reste qu'un tas de décombres fumants. Le centre de transmission de l'armée n'est plus. Qui sait, peut-être qu'un jour je pourrai vraiment la construire ma villa. Si je trouve l'argent.

Urgence

-Voiture 28 à Centrale, on est Strada Maggiore et on se dirige vers les faubourgs. Rien à signaler.

Au volant, Felice Cantoni, agent de son état, fume sa première cigarette de la journée. Qui est aussi la dernière : il y a trois semaines, le toubib lui a dit que deux cigarettes par jour c'est déjà trop pour son ulcère. Alors l'agent Felice Cantoni n'en fume qu'une. Une par jour. À bord se trouve aussi Sarti Antonio, sergent de son état. Lui ne fume pas, n'a jamais fumé, mais cumule tout de même colite et ulcère. La colite, surtout, ne le laisse jamais en paix. Y compris maintenant. Il donnerait une heure supplémentaire pour des gogues. Mais où trouve-t-on des gogues à cette heure-ci de la nuit ? Il dit :

- Tu peux pas aller plus vite ? Ou bien je dois faire dans la voiture ?

L'agent Felice Cantoni l'exauce, commentant entre ses dents : « Je préfère mon ulcère... »

La voiture 28 part du feu de Dieu et Felice Cantoni en est tout aise :

- Quelle bagnole, les gars ! Y'en a pas deux dans toute la police. Je mets la sirène, chef ?

- Je crois pas que ma colite soit prévue dans les situations d'urgence.

Le sergent Sarti Antonio monte l'escalier en courant. Il

n'est pas devant la porte de chez lui qu'il a déjà déboutonné son pantalon.

Felice Cantoni, resté à l'attendre devant le porche, s'aperçoit que la voiture 28 a perdu un œil : elle a un phare éteint, autrement dit.

- Dès qu'on rentre, je te fais réparer l'œil.

- À toutes les unités, à toutes les unités ! Urgence ! Se rendre immédiatement dans le secteur de la rue dei Colli ! Urgence absolue ! Sirènes à fond, instructions suivent.

Felice entre sous le porche et appelle :

- Sergent ! Sergent !

- Patrouille 28 ! Patrouille 28 ! Répondez ! Patrouille 28 !

- Voilà, voilà, ici patrouille 28. Sommes à l'écoute.

- Où vous étiez fourrés ? Attention patrouille 28 : bar-
rer immédiatement la rue dei Colli à la patte d'oie avec la
rue Roncricio. Arrêter et identifier toute personne se
présentant sur les lieux...

Felice n'écoute plus, il court de nouveau vers l'escalier.

- Sergent ! Sergent !

Puis il revient à l'auto...

- Je répète...

- Patrouille 28 à Centrale : on peut pas y aller... On a un
œil... On a un phare qui marche pas !

- Felice Cantoni ! T'as perdu la tête ? Il y a eu une ex-
plosion au centre de transmission de l'armée... Un atten-
tat ! Il y a quatre morts et toi, tu viens me parler d'un
phare en panne...

L'agent Felice Cantoni a reconnu cette dernière voix :

l'inspecteur-chef Raimondi Cesare.

- Où est le sergent ?

Que lui dire, qu'il est aux gogues ?

- Bon sang, Felice Cantoni ! Trouve-le ! Vous devez barrer immédiatement la rue dei Colli. Immédiatement !

- Oui, inspecteur-chef. Je vais faire mon possible !

Il monte l'escalier en courant, comme jamais auparavant. Il sonne. Dieu ! L'ulcère, pile maintenant ! Presque tous les voisins de l'immeuble sont dans l'escalier...

- Sergent ! Sergent ! Magne-toi ! Y a l'inspecteur-chef qui...

Sarti ouvre la porte, il retient encore son pantalon avec les mains.

- Qu'est-ce que t'as à gueuler, bon Dieu ! Même aux chiottes, putain de boulot...

- Y a l'inspecteur-chef en bas... enfin, à la radio...

Ils cavalent dans l'escalier.

Tandis que la voiture 28 roule à tombeau ouvert, Sarti essaie de se souvenir s'il a fermé ou non la porte de chez lui. La radio continue à dégoïser :

- Patrouille 12, barrer rue degli Scalini... Patrouille 12...

- Ici patrouille 7, sommes sur place et installons le barrage...

- Ici patrouille 32, sommes rue di Casalinga, avons barré la rue...

- Centrale à toutes les unités : se tenir prêt à toute éventualité. Les auteurs de l'attentat sont probablement armés et tenteront de forcer les barrages. Soyez sur vos gardes !

- Patrouille 10, avons barré rue Siepelunga. On met...

- Centrale à patrouille 28, où êtes-vous ?

Le sergent en est encore à boucler la ceinture de son pantalon.

- Patrouille 28, à environ un kilomètre de la position désignée !

- Patrouille 28, qu'est-ce que vous foutez ? Sergent Sarti, s'ils se débinent de ton côté, comment dire, c'est pour deux ans que je te colle au trou...

L'agent Cantoni conduit comme un as : les virages à cent et plus, sirène à fond. Sarti en a des sueurs froides, mais il dit :

- Plus vite Cantoni, plus vite !

- Plus que ça, je peux pas, sergent...

Ils finissent par arriver. Sarti s'empare alors du micro.

- Patrouille 28 sur zone : mise en place du barrage et identification...

La radio grésille sans discontinuer. Sarti entend en arrière-fond la voix de l'inspecteur-chef :

- Pas trop tôt !

Felice Cantoni râle plié sur le volant. L'ulcère se ramène toujours quand il ne faut pas. Mieux vaut la colite du sergent.

- Ton PM, Cantoni !

Il le lui lance et va se placer sur la droite de la rue dei Colli. Juste à côté du fossé. Sur la colline, on n'entend rien, on ne voit rien. C'est une nuit avec sa lune et toutes ses étoiles réglementaires. Mais, à bien y regarder, derrière le sommet de la colline, on discerne une lueur : soit

c'est le centre de transmission de l'armée qui brûle, soit ce sont les projecteurs qui éclairent déjà les ruines. Si quelqu'un s'est enfui de là-haut juste après l'explosion, il ne peut pas déjà être redescendu. Sarti en est sûr. Il sait où se trouve le centre militaire et il sait que par ces routes obscures de la colline il faut au moins une demi-heure pour arriver là où il est maintenant. Même pour un fou du volant. Il regarde de l'autre côté de la rue et voit Felice Cantoni déjà en position. Bien placé, s'il faut tirer au PM, vraiment bien.

- Qu'est-ce que t'en dis ?

- Rien, j'espère juste qu'ils descendront par un autre côté. L'inspecteur a dit qu'ils étaient armés...

- Hé ben, tu nous fais un bel agent de merde !

- Et toi ?

- Pareil...

Un moment de tranquillité puis on entend un moteur qui descend en vrombissant. Sarti allume la lampe de signalisation. Stop. C'est une Fiat 500, ils sont deux à bord : un Lui et une Elle. Permis de lui et carte d'identité d'elle. Pour Sarti, ils ont l'air en règle : deux qui viennent juste de faire l'amour. Ça se voit aux yeux, d'elle. Un coup d'œil à la voiture, pour s'assurer qu'il n'y a pas d'armes.

- Vous pouvez y aller.

Il a envie de poser par terre son PM ; d'ailleurs il ne sait pas trop quoi en faire. Là, tout de suite, il aurait surtout besoin d'un chiotte :

- Un beau chiotte, aussi grand qu'une salle à manger...

- Encore ?

- Oui, saloperie de colite !
- Vaut mieux mon ulcère. Pourquoi tu vas pas derrière la haie ?
- Oui, et puis ils arrivent pile à ce moment-là... Ou alors un appel de la Centrale...
- Et de fait :
- Voiture 28, signaler tous les passages à la Centrale...
- Voiture 28, je signale deux individus dans une Fiat 500. Un homme et une femme, un petit couple... Rien de suspect, après contrôle d'eux-mêmes et du véhicule.
- Transmettre les identités à la Centrale...
- Sarti dévisage Felice Cantoni : mais qui s'en souvient de leur identité ? Et va savoir où ils sont maintenant.
- Voiture 28, sommes à l'écoute, à vous.
- Sarti jure entre ses dents, puis il se décide :
- Lui, Antonio Spinelli, 8 rue Cesare Battisti. Elle, Antonietta Salò, 15 rue dello Scalo...
- Enregistré. Voiture 28, laissez passer...
- Reçu.
- Felice Cantoni observe le sergent, bouche bée.
- Me regarde pas comme ça ! Qu'est-ce que je devais faire ? Dire que je les avais... Pas question...
- Et puis arrive un bolide, à fond dans la descente. Une vingtaine de minutes s'est écoulée depuis l'explosion. Stop ! Stop ! Stop ! Tu parles qu'ils s'arrêtent. Felice saute dans la voiture et annonce :
- Voiture 28 à Centrale : ils viennent de passer par ici, et pleins gaz. Ils ont évité notre véhicule mis en travers de la route et ont pris la fuite. Fiat 128, noire, phares

éteints. On les prend en chasse. Ils se dirigent vers Porte San Mamolo. Je répète...

- Voiture 28 reçu : ne perdez pas le contact visuel. Tirez quelques rafales en l'air. Patrouille 32 : de la rue Casalia se diriger vers les boulevards et intercepter Fiat 128 noire qui roule phares éteints. Patrouille 12 : de la rue Scalini se diriger vers les boulevards et intercepter Fiat 128 noire, phares éteints... Patrouille 13 : de Centrale se diriger vers Porte San Mamolo. Vous ne pouvez pas les loupier. Patrouille 28, patrouille 28...

- Voiture 28, on suit la Fiat... Ils roulent comme des malades. Il me semble qu'il y a trois individus à bord... Je n'ai pas tiré en l'air parce qu'on est en zone habitée. Et puis je ne pense pas que ça servirait à grand-chose, ils ne m'entendent pas !

- C'est bon Sarti, ne les perds pas de vue.

Toujours l'inspecteur-chef. Et maintenant « c'est bon Sarti », alors que tout à l'heure... Foutu métier !

- Ici voiture 28, on est Porte San Mamolo, la Fiat a tourné vers Porte Castiglione... Mais ces gars-là sont cinglés, dans le virage ils ont frôlé les arbres du boulevard... Ils ont failli... ils sont cinglés ! Et toi aussi t'es cinglé, Cantoni !

- Patrouille 12, ils viennent vers vous, attention...

- Ici patrouille 12, les voilà !

Les individus de la Fiat s'aperçoivent qu'ils sont faits comme des rats. Le conducteur essaie de passer par l'espace piétons au centre mais il se plante et l'auto capote, glisse plus de cent mètres sur le côté et s'arrête contre un

arbre. Sarti arrive le premier.

- Dehors et pas de plaisanteries...

Ils n'ont pas la moindre envie de plaisanter. Ils sont trois, comme l'avait dit Sarti. Et pas mal esquinés : du sang partout. Une vraie boucherie !